En naviguant en écrivant. Réflexions sur les textualités numériques

Marie-Anne Paveau

▶ **To cite this version:**

Marie-Anne Paveau. En naviguant en écrivant. Réflexions sur les textualités numériques. Jean-Michel Adam. Faire texte. Frontières textuelles et opérations de textualisation, Presses universitaires de Franche-Comté, 2015. hal-01163507

HAL Id: hal-01163507

https://sorbonne-paris-nord.hal.science/hal-01163507

Submitted on 13 Jun 2015

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

CHAPITRE VII

EN NAVIGUANT EN ECRIVANT. REFLEXIONS SUR LES TEXTUALITES NUMERIQUES

Marie-Anne PAVEAU,
Université de Paris 13 Sorbonne Paris Cité

Au début de l'année 2013, on comptait un peu plus de 2,4 milliards d'usagers de l'internet et 634 millions de sites ; environ un million de pages naissent chaque jour[1]. La *World Wide Web Foundation* dirigée par Tim Berners-Lee, le fondateur du web, l'indexe entièrement depuis plusieurs années et l'on dispose donc de chiffres fiables obtenus à partir de plusieurs sources vérifiées[2]. Le site *Internet Archive*, qui, comme son nom l'indique, archive le web, compte au 16 juillet 2013 1.325.409 vidéos, 118.019 concerts, 1.656.116 enregistrements audio et 4.619.642 de textes[3]. Il est toujours un peu dangereux de faire parler les chiffres. Mais ceux-là en confirment d'autres, ainsi que de très nombreuses observations de pratiques (et pratiques de pratiques) : sur internet, il y a surtout du texte, et le web est majoritairement *scriptural*, qu'il s'agisse des sites, blogs, réseaux socionumériques, outils de curation, de bookmarking, outils les plus divers. L'activité principale en ligne est l'écriture. L'internaute est celui qui écrit, et ce sont ces traces scripturales, cette présence scripturale plutôt (Merzeau 2009)[4], qui constituent ce qu'on appelle couramment son *identité numérique*. En ligne, nous

[1] http://www.internetworldstats.com
[2] http://www.webfoundation.org/
[3] http://archive.org/index.php
[4] Au concept de trace numérique central dans celui d'identité numérique, Louise Merzeau préfère celui de présence, les « traces » étant aussi des signes de présence de l'internaute habitant les espaces du web.

sommes en effet ce que nous disons, et à part quelques exceptions (les conversations par Skype ou Google Hangout par exemple), ce que nous disons est ce que nous écrivons. Même quand nous postons des images : sur le web, la photographie peut devenir scripturale par l'intermédiaire de ce genre natif du web, la dedipix, qui est une photo scripturalisée, ou scripturalisante (Paveau 2012a)[5].

En lisant les textes de ce recueil que j'étais invitée à discuter, je constatais qu'aucun d'entre eux n'envisageait ces productions du web, qui sont peut-être, et même sûrement, pour la majeure partie d'entre elles, des *textes*, je vais y revenir. Le constat n'est pas nouveau, et cela fait quelques années que je m'étonne que ce que j'appelle les linguistiques TDI (texte, discours, interaction), n'aient pas davantage exploré les corpus du web. L'assez puissante CMO (« Communication médiée par ordinateur », courant francophone), héritière de la CMC anglophone[6], a pour sa part parcouru les formes lexicales, morphologiques, graphiques et iconiques de l'écrit en ligne (à partir d'Anis 1998[7])[8] mais la linguistique textuelle, l'analyse du discours et l'analyse conversationnelle sont restées ces dernières années au bord du web. Quelle étrange posture, de la part de disciplines qui n'ont jamais cessé d'ouvrir leurs terrains et d'explorer de nouvelles formes. Je me suis souvent demandé pourquoi les explorations épistémiques de ces disciplines restaient situées hors ligne. Ce parcours textuel me permettra peut-être de les préciser : j'ai en effet choisi le numérique comme fil rouge, comme « point de vue » fabriquant l'objet, comme le rappelle Jean-Michel Adam reprenant Saussure dans l'introduction, pour réagir aux textes de ce recueil en les questionnant.

Comme ces discussions doivent à la sérendipité de ma lecture et aux associations de ma réflexion, je les présente sous un ordre alphabétique, qui permet l'ordonnancement d'une réflexion ressortissant plus d'une navigation

[5] À l'origine, la dedipix est une « dédicace en image » (l'étymologie supposée est un mot-valise composé de *dédicace* et *picture* ou *pixel*), qui se pratique surtout dans les milieux adolescents sur le web : une fille (le plus souvent) poste sur le blog d'un garçon une photo d'elle avec un texte écrit sur son corps ou sur une pancarte qu'elle tient devant l'objectif. Cette pratique étant courante dans de nombreux domaines sur le web, politique en particulier, et n'étant pas nommée (les anglophones utilisent *placard*), j'utilise le terme *dedipix* comme hyperonyme générique.

[6] *Computer Mediated Communication*, marquée par les travaux fondateurs de David Crystal et Susan Herring en particulier.

[7] Les références bibliographiques de cette partie sont regroupées en fin de volume pages 000-000.

[8] On peut citer entre autres Fabien Liénard, Michel Marcoccia, Rachel Panckhurst, Isabelle Pierozak.

hypertextuelle dans la pensée que de la construction rationnelle d'un propos construit. Je propose quatre entrées disposées alphabétiquement : *délinéarisation*, *matérialités*, *non-texte* et *numérique*, et plusieurs sous-entrées au fil de l'écriture : *couleur*, *écologie*, *fragmentation*, *inachèvement*, *numérisé*, *numérique*, *numériqué*, *read-write*, *redocumentation*, *texte numérique*. Je les dote de manicules qui me servent de pointeurs d'hyperliens, conformément à leur histoire bien décrite par Frédéric Kaplan dans « L'origine médiévale de l'hyperlien, des pointeurs et des smileys » (Kaplan 2013). Ce texte navigue donc, en quelque sorte, entre imprimé et numérique.

1. Délinéarisation

La délinéarisation syntagmatique est un problème du texte numérique. Si penser le texte, et penser tout court d'ailleurs, c'est « penser par problèmes », comme le préconise Jean-Michel Adam dans l'introduction, alors le texte numérique, natif du web, permet cette pensée-là. Presque tous les auteurs du recueil mentionnent la linéarité comme propriété du texte, d'après la définition d'Harald Weinrich rappelée à son entrée (« l'énoncé linéaire qui est compris entre deux interruptions remarquables de la communication »). Mais le texte natif du web, quand il est numériqué (☛ ***Numérique***) est délinéarisé, dans son déroulement syntagmatique, dans son dispositif d'émission-réception et dans sa matérialité sémiotique (☞ *Écologie)*. Ce que j'appelle délinéarisation, c'est une élaboration du fil du texte dans laquelle les matières technologiques et langagières sont co-constitutives, et modifient la combinatoire phrastique en créant un discours composite à dimension relationnelle.

1.1. *Read-Write*

La délinéarisation concerne de nombreuses formes langagières en ligne, à commencer par les liens hypertextes : la profondeur qu'apporte le lien comme forme cliquable ouvrant sur un autre texte délinéarise l'énoncé. Le texte-lecture (☛ ***Non-texte***) présente plusieurs niveaux de délinéarisation :

• Au moment de l'écriture (la technécriture), le scripteur accomplit une opération d'insertion de lien, qui consiste à surligner un segment, à ouvrir une fenêtre (figure 1), à insérer une URL et à valider cette insertion ; le dispositif surligne et colore alors le lien hypertexte de la fameuse couleur bleue originelle (☞ *Couleur*) ; si, au moment de l'écriture hors ligne, un scripteur peut raturer, revenir en arrière, déplacer des segments, etc., en revanche il n'a pas accès à la profondeur matérielle de son texte et ne peut y intégrer d'autres textes accessibles par tous les lecteurs.

Figure 1. Fenêtre d'insertion de lien dans Wordpress

• Au niveau du lecteur justement, l'opération symétrique, celle de la navigation par clic, peut s'accomplir et c'est en cela que le lecteur est aussi scripteur : le texte est exactement ce qu'il en fait sur le plan tout en même temps sémantique et technique. Il le lit-écrit ; c'est l'écosystème du *ReadWriteWeb*[9]. Roger Chartier, fin connaisseur des textualités numériques, matérialise ce read-write, ce lire-écrire par la métaphore du pli :

> Il ne faut pas considérer l'écran comme une page, mais comme un espace à trois dimensions, doté de largeur, hauteur et profondeur, comme si les textes atteignaient sur la surface de l'écran à partir du fond de l'appareil. En conséquence, dans l'espace numérique, ce n'est pas l'objet qui est plié, comme dans le cas de la feuille d'imprimerie, mais le texte lui-même. La lecture consiste donc à « déplier » cette textualité mobile et infinie. Une telle lecture constitue sur l'écran des unités textuelles éphémères, multiples et singulières, composées à la volonté du lecteur, qui ne sont en rien des pages définies une fois pour toutes (Chartier 2005 : en ligne).

[9] *ReadWriteWeb*, fondé par Richard MacManus en 2003 a été un des blogs les plus influents du monde jusqu'en 2011. Son titre est devenu une expression commune pour désigner cette spécificité du texte en ligne pour lequel écriture et lecture constituent un seul geste sémiotique.

Milad Doueihi formule un peu différemment cette liaison entre lecture et écriture, en soulignant la fin de la distinction entre lecteur et auteur :

> Dès ses premiers instants – c'est parfaitement évident aujourd'hui avec la dernière génération d'« éditeurs de texte » comme les blogs et surtout les wikis –, Internet a effacé la distinction cruciale entre auteur et lecteur d'une manière qui n'est pas envisageable au sein de la culture imprimée […] (Doueihi 2008 : 41).

• Enfin la délinéarisation est également sémiotique. Les textes hors ligne peuvent, dans leur réalisation ordinaire, intégrer des productions d'autres systèmes sémiotiques, mais en nombre restreint et sous contrainte technique importante (images fixes, dessins) ; c'est le cas de celui que je suis en train d'écrire, qui réduit les possibilités de description et d'explication de mon objet, car je ne peux y insérer que des images fixes non cliquables.

1.2. Fragmentation

On verra plus loin (☛ ***Non-texte***) que la délinéarisation implique également une fragmentation, puisque le texte numériqué peut faire l'objet d'une lecture partielle et non chronologique (☞ *Inachèvement*). C'est bien ce que souligne Jean Clément et plus généralement l'ensemble des auteurs qui ont travaillé sur la notion d'hypertexte :

> L'hypertexte s'inscrit dans la lignée des textes fragmentaires. En renonçant à la linéarisation des discours, il fait du fragment, quel que soit le nom qu'on lui donne, nœud, lexie, texton, etc., l'unité minimale d'écriture. Cette unité doit détenir à elle seule un degré suffisant d'autonomie pour pouvoir être lue dans des contextes différents selon les parcours de chacun des lecteurs. C'est dans cette recherche de l'autonomie fragmentaire que se trouve une des clés de la réussite d'une écriture hypertextuelle (Clément 2007 : 6).

Et c'est aussi ce que rappelle Roger Chartier, qui y voit une des grandes évolutions (il dit *révolutions*), des mondes numériques par rapport à l'univers du codex :

> Dans un certain sens, on peut dire que dans le monde numérique, toutes les entités textuelles sont comme des banques de données qui offrent des unités dont la lecture ne suppose d'aucune manière la perception globale de l'œuvre ou du corpus d'où ils proviennent (Chartier 2005 : en ligne)

Dans les discussions de la journée qui a préparé ce livre, Jean-Marie Viprey

maintenait ce qu'il appelait « l'irréductible linéarité » du texte. Je comprends bien ce qu'il veut dire, mais je ne suis pas tout à fait d'accord, comme chercheuse analyste des textes et des discours, mais également comme usagère du web, lectrice, blogueuse, utilisatrice des réseaux sociaux, des sites de curation, d'archivage, de redocumentation, sur lesquels je clique et scrolle et ouvre constamment des fenêtres de lien et de partage, en lisant en écrivant. Le texte natif en ligne se délinéarise bien, ce qui ne veut pas dire qu'il est illisible ou ininterprétable ; mais ses modalités de production de sens sont *converties* (☛ ***Matérialités***).

2. Matérialités

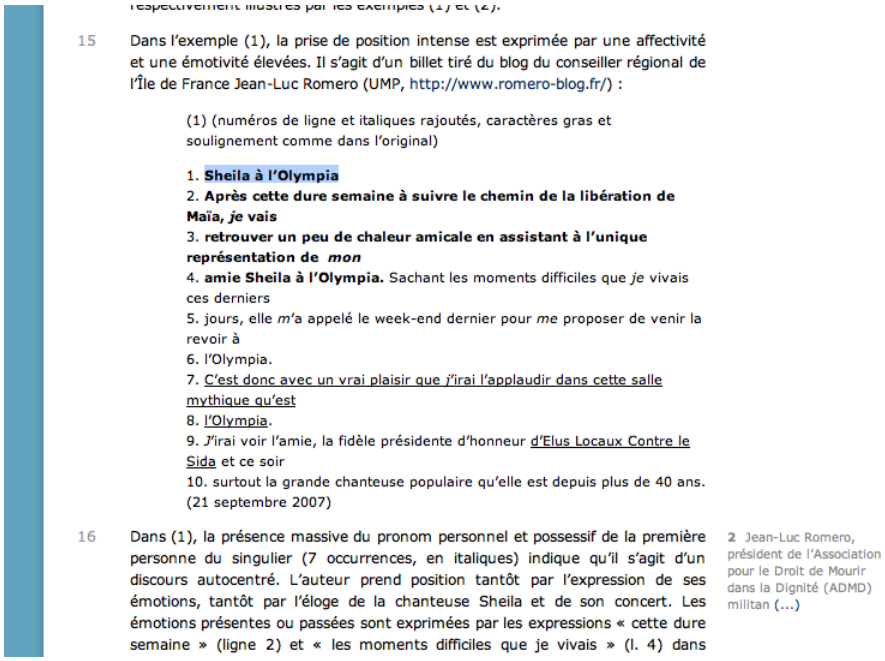
Les textes dont il est question dans ce recueil sont des matérialités hors ligne et imprimées, excepté les corpus oraux qu'examinent Jérôme Jacquin et Marcel Burger. L'expression *faire texte* devrait alors être augmentée d'un *imprimé* : *faire texte imprimé*. En effet, les écritures natives du web, sans modifier radicalement la donne textuelle, la déplacent cependant, on l'a vu dans l'entrée *délinéarisation*. Elle la *convertissent*, selon le concept défendu par Milad Doueihi dans *La grande conversion numérique* (Doueihi 2008). Roger Chartier, comme historien du livre, est lui aussi très sensible à la question des matérialités et souligne à juste une homogénéisation du « support »[10] des écrits d'écran :

> Tous les textes, quel qu'ils soient, sont produits ou reçus sur un même support et dans des formes très semblables, généralement décidées par le lecteur lui-même. Est ainsi créée une continuité textuelle qui ne différencie plus les genres à partir de leur inscription matérielle. […]
> Quant à l'ordre des discours, le monde électronique propose donc une triple rupture :
> – il propose une nouvelle technique d'inscription et de diffusion de l'écrit ;
> – il incite à une nouvelle relation avec les textes ;
> – il impose à ceux-ci une nouvelle forme d'organisation (Chartier 2005 : en ligne).

2.1. Écologie

[10] Je mets ce terme entre guillemets car je ne le partage pas : dans la perspective postdualiste qui est la mienne, issue des positions de la cognition distribuée, en particulier de la théorie des affordances de James Gibson et des travaux d'Edwin Hutchins sur la circulation des informations dans les environnements non humains, il n'y a pas d'extériorité du support par rapport au texte et l'ensemble forme une unité composite (Latour dit « hybride »).

Faire texte en ligne en effet, c'est textualiser autrement (et non dé-textualiser, comme l'affirment les nostalgiques du temps d'avant les claviers (☞ *Texte numérique*), surtout parce que l'intégration des matérialités, justement, est nécessaire. Finalement, on peut défendre une approche logocentrée quand il s'agit des textes imprimés, car la textualisation n'est pas intrinsèquement matérielle, ou très peu. Sur le web, textualiser, c'est opérer un geste de lecture (☞ *read-write*) matérielle, avec la main et la machine : c'est cliquer, scroller, pianoter ; le texte n'existe pas sans les gestes techniques. Hors ligne, pas de souris ni de trackpad nécessaire pour faire texte.



respectivement illustrés par les exemples (1) et (2).

15 Dans l'exemple (1), la prise de position intense est exprimée par une affectivité et une émotivité élevées. Il s'agit d'un billet tiré du blog du conseiller régional de l'Île de France Jean-Luc Romero (UMP, http://www.romero-blog.fr/) :

(1) (numéros de ligne et italiques rajoutés, caractères gras et soulignement comme dans l'original)

1. **Sheila à l'Olympia**
2. **Après cette dure semaine à suivre le chemin de la libération de Maïa, *je* vais**
3. **retrouver un peu de chaleur amicale en assistant à l'unique représentation de *mon***
4. **amie Sheila à l'Olympia.** Sachant les moments difficiles que *je* vivais ces derniers
5. jours, elle *m*'a appelé le week-end dernier pour *me* proposer de venir la revoir à
6. l'Olympia.
7. C'est donc avec un vrai plaisir que *j*'irai l'applaudir dans cette salle mythique qu'est
8. l'Olympia.
9. *J*'irai voir l'amie, la fidèle présidente d'honneur d'Elus Locaux Contre le Sida et ce soir
10. surtout la grande chanteuse populaire qu'elle est depuis plus de 40 ans. (21 septembre 2007)

16 Dans (1), la présence massive du pronom personnel et possessif de la première personne du singulier (7 occurrences, en italiques) indique qu'il s'agit d'un discours autocentré. L'auteur prend position tantôt par l'expression de ses émotions, tantôt par l'éloge de la chanteuse Sheila et de son concert. Les émotions présentes ou passées sont exprimées par les expressions « cette dure semaine » (ligne 2) et « les moments difficiles que je vivais » (l. 4) dans

2 Jean-Luc Romero, président de l'Association pour le Droit de Mourir dans la Dignité (ADMD) militan (...)

Figure 2. Approche logocentrée et approche écologique d'un texte numérique[11]

L'analyse du texte sur le web implique donc une approche postdualiste[12] qui n'oppose plus *logos* et *technè*, énoncés et supports, humain et non-humain mais au contraire les intègrent pleinement en des matérialités composites, hybrides et symétriques, dirait Bruno Latour, qui remet en question depuis longtemps la binarité des pôles biophysique/social-humain et choisit de penser les réalités du monde comme des hybrides :

> Le discours n'est pas un monde en soi, mais une population d'actants qui se mêlent aux choses comme aux sociétés, qui font tenir les unes et les autres et qui les tiennent. S'intéresser aux textes ne nous éloigne pas de la réalité car les choses ont droit, elles aussi, à la dignité d'être des récits (1991 : 123).

Sur le web, j'écris donc *dans* la machine, la machine fait ma lecture ; mon corps, la machine, mes compétences langagières et les textes que je produis sont intégrés dans un dispositif commun qui relève d'une matérialité unique mais composite. Faire texte sur le web se fait dans cet environnement, et les approches

[11] La première capture présente le texte « Sheila à l'Olympia » tel qu'il est extrait dans un article de Lotta Lehti, 2012, « Le blog de politicien : un espace de subjectivité affichée », *Argumentation et analyse du discours* 9, http://aad.revues.org/1391, consulté le 18 juillet 2013. La seconde présente le même texte en situation sur le blog de Jean-Luc Romero, publié le 21 septembre 2007, http://www.romero-blog.fr/archive/2007/09/21/sheila-a-l-olympia.html, consulté le 18 juillet 2013.

[12] J'appelle *postdualisme* une position épistémologique qui remet en cause la conception dualiste des rapports entre esprit et monde, langage et monde, humain et non humain : il n'y a pas de rupture entre ce qui est humain et ce qui ne l'est pas, entre l'esprit et la matière, le linguistique et l'extralinguistique, le discours et le contexte.

des textualistes doivent par conséquent se faire *écologiques* ; l'objet de l'analyse doit être l'ensemble du système, et non plus la seule matière langagière extraite des écosystèmes du web.

2.2. Couleur

Un détail appuiera cet impératif, la couleur. En ligne, les couleurs ne sont pas de simples ornements, des valeurs ajoutées au texte écrit. Les couleurs ont un rôle véritablement signifiant : les segments hypertextuels sont mis en couleur, le bleu étant la couleur par défaut à l'origine du web, qui est devenue une véritable convention ainsi qu'un cadre cognitif permettant à l'usager de *reconnaître* immédiatement un segment technolangagier (☛ ***Numérique***), et donc de cliquer (cette couleur par défaut peut désormais être modifiée par le scripteur en ligne). Cette marque reste après retour de l'internaute sur la page précédente, qui garde donc une trace de la lecture navigante : le texte en ligne est donc nativement annoté.

3. Non-texte

Dans leur travail sur les brouillons, Valentine Nicollier Saraillon et Rudolf Mahrer abordent la notion de non-texte. Ils expliquent que le brouillon d'écrivain est « soustrait par les généticiens au genre commun du texte littéraire », parce qu'il est « inachevé », « inédit » et « irréductible à la sémiologie de l'imprimé », c'est-à-dire « non strictement langagier ». Leur hypothèse est celle d'une textualité de ces avant-textes, qu'ils appellent « écrits de préparation ». Selon eux, « le non-texte n'existe pas ». L'analogie entre ces traits supposés des non-textes et ceux que certains observateurs attribuent aux textes natifs du web dans une perspective critique et parfois polémique est intéressante. On peut en trouver une synthèse dans l'ouvrage de Rafaele Simone, *Pris dans la toile. L'esprit au temps du web* (2012),

qui dénonce, dans la perspective ouverte par Nicholas Carr[13], le déclin de la lecture, des formes de savoir et de sociabilité, la falsification du réel, la perte de la mémoire humaine, et, dans une partie intitulée « Le texte et son auteur », la « dissolution » du texte. Rafaele Simone est linguiste, et, bien que son livre soit clairement un pamphlet[14], sa description du texte natif du web est particulièrement intéressante, recoupant d'ailleurs celle d'autres linguistes, comme Noami Chomsky qui s'est illustré ces dernières années par une condamnation récurrente des écrits d'écran, la messagerie électronique et Twitter en particulier (Chomsky 2011).

3.1. Texte numérique

Rafaele Simone présente d'abord la typologie suivante : texte écrit, texte oral, texte numérique, rejetant de fait le numérique hors de l'écrit (c'est aussi le choix de Dominique Maingueneau dans son travail récent sur les genres du numérique). Selon lui, le texte numérique, « bien qu'il ne soit apparemment rien d'autre que la continuation du texte écrit […], altère en réalité à leurs racines même les propriétés du texte écrit telles que nous les connaissons » (2012 : 106). La raison essentielle est que « le texte numérique donne une valeur forte à la phase d'élaboration, de création du texte ». « Il en résulte, poursuit l'auteur, que l'idée même de produit final s'affaiblit et finit par disparaître. Le texte numérique n'est jamais *ne varietur* ». Il est « *constamment et intrinsèquement instable* » (2012 : 107 ; italique de l'auteur). Cette instabilité, proche de l'inachèvement attribué au brouillon, est assortie à l'« immatérialité » du texte numérique (☛ ***Matérialités***), censé ne garder aucune trace de son auteur, incapable de « *signifier son auteur*, d'en être *l'expression, y compris graphique* » (p. 108 ; italiques de l'auteur), entièrement « délocalisé », diffusable à l'infini et dont l'anonymat permet des « vols

[13] Dans *Internet rend-il bête ? : Réapprendre à lire et à penser dans un monde fragmenté* (2011, Paris, Robert Laffont, trad. de l'américain par M.-F. Desjeux), Nicholas Carr a formulé la doxa de la méfiance technophobe envers les mondes numériques : modification des fonctions cognitives, déclin de la lecture « profonde », perte de la concentration, freins dans les apprentissages, appauvrissement des fonctions humaines au profit des développements de la machine.

[14] Dans les auteurs de référence de cet ouvrage, aucun spécialiste de l'internet ni des humanités numériques, ou de la CMO/CMC, de l'analyse du discours numérique et des technologies de l'information et de l'information, mais beaucoup de philosophes et d'essayistes, particulièrement sur les thèmes de la critique de la modernité et de la culture de masse. L'ouvrage ne comporte quasiment aucun exemple, et ne donne pas d'URL.

d'identité » (p. 109 ; ces trois derniers traits concernent surtout les messageries électroniques). Il en résulte que, pour Rafaele Simone, le texte numérique est dépourvu de contextualité.

Dans un chapitre intitulé « Le texte se dissout », Rafaele Simone qualifie de « non-textes » certaines productions du web :

> Mais si l'e-book reste toujours un livre (en dépit des importantes différences que j'ai décrites), les autres supports que j'ai mentionnés auparavant (sites de chat, forums sociaux[15], blogs, etc.) ne contiennent plus de livres, mais bien plutôt des objets qui ne sont des textes qu'au sens générique. En réalité, il s'agit plutôt de non-textes : phrases, histoires brèves, citations, boutades, blagues, devises célèbres, propos vulgaires, commentaires libres et stupidités en cascade (2012 : 145).

Je ne vais pas contre-argumenter à partir de ces réflexions qui n'ont pas vraiment statut d'analyse puisqu'elles reposent surtout sur des représentations personnelles, des confusions catégorielles et une doxa détachée de toute observation de corpus. Il serait en outre trop facile, avec deux ou trois exemples, de montrer que le web contient une très grande diversité de productions textuelles, des plus « traditionnelles » (donc « authentiques » pour Rafaele Simone) aux plus hétérodoxes et contre-intuitives, les affordances techniques de l'internet permettant une inventivité technosémiotique importante[16] (☞ *Écologie*). Ce qui m'intéresse, c'est la manière dont la conception du texte et du non-texte sert à placer les productions verbales dans des catégories. Comme les « textualités préparantes » dont parlent Valentine Nicollier Saraillon et Rudolf Mahrer, certaines formes qualifiées de non-textes sur le web, parce qu'elles ne sont pas dotées des standards qu'une vision un peu essentialiste leur réclame, sont cependant susceptibles de recevoir un jugement de textualité, de « faire texte ».

3.2. Inachèvement

Je reprends plus en détail le trait « inachèvement », commun aux généticiens et aux

---

[15] L'auteur (ou le traducteur ?) utilise cette expression inadéquate qui désigne plutôt des rassemblements internationaux d'organisations citoyennes ; il veut sans doute parler des « forums de discussion ».

[16] La place me manque ici mais il faudrait parler des procédés de *mashup* et de *remix*, qui permettent, sur tous les plans sémiotiques, y compris le plan textuel, des créations formelles infinies. Milad Doueihi a formulé les notions d'assemblage et d'anthologisation pour nommer des pratiques numériques de regroupement de contenus épars et fragmentaires en vue d'une nouvelle mise en forme (Doueihi 2008 : 66 et ss.).

pamphlétaires dans des contextes et avec des objectifs différents. Selon moi, il correspond sur le web à la notion de *read-write*, ce lire-écrire d'un texte fondamentalement ouvert à la modification et à la création (☞ *read-write*). Je le vois apparaître de trois manières.

Tout d'abord la *délinéarisation*, dont on a vu plus haut que, permise par la nature technoscripturale des textes natifs du web, elle était à la source de cette activité d'écriture du lecteur qui lit-écrit en naviguant dans les dédales hypertextuels (☛ ***Numérique***).

Ensuite le *technogenre* : l'inachèvement, ou, pour utiliser un terme sans préfixe négatif, l'ouverture du texte numérique, est typique, sur le plan du genre et du dispositif énonciatif, des blogs, qui sont des espaces textuels conversationnels où les commentateurs augmentent les billets des blogueurs et deviennent par là même auteurs. Cet effacement de la distinction entre auteur et lecteur, qui bouscule effectivement un dispositif ancien et très intégré dans les conceptions savantes et populaires du texte (☛ ***Délinéarisation***), remet en jeu les critères de la textualisation. J'ai parlé plus haut du phénomène de conversion d'un blog en imprimé, et du problème que posent les commentaires dans cette optique (Vignola 2009) ; le résultat est exactement le produit de cette modification des critères de textualité.

3.3. Redocumentation

L'inachèvement-ouverture est enfin un trait des énoncés produits sur les réseaux socionumériques, remarquables par leur *fragmentation*, leur forme syntaxique, graphie et ponctuation non standards, et autres « stupidités en cascade ». Ces fragments peuvent être considérés, sous d'autres angles techniques, comme des traces de présence. Il se trouve que ces traces font l'objet en ligne d'un processus très intéressant sur le plan textuel et discursif, la redocumentation[17]. On peut définir la redocumentation comme « la reprise, au sein d'un nouveau document, du

[17] On trouve également *redocumentarisation*, et pour le moment les deux termes sont utilisés de manière équivalente.

contenu des traces générées de façon automatique suite à l'interaction de l'utilisateur avec le système informatique » (Yahiaoui *et al*. 2007 : 198). Il existe en effet des outils qui permettent de rassembler des énoncés-fragments (statuts sur le réseau Facebook, tweets sur le réseau de micro-blogging) ou des traces numériques sémiotiquement plus hétérogènes (photos, vidéos). Voici le résultat d'une redocumentation d'un ensemble de tweets émis pendant les élections présidentielles françaises de 2012, dont l'unité thématique est signalée par le hashtag #RadioLondres (☞ *Numérique*). Il s'agit d'un fichier PDF produit par l'application Tweetdoc. Ce mot-clé a deux fonctions : sur le plan sémantique, il signale l'utilisation d'un langage codé à la manières des résistants de la Seconde guerre mondiale, pour contourner l'interdiction de donner des informations sur les sondages avant la proclamation du résultat ; sur le pan technodiscursif, il permet de rassembler tous les énoncés émis sur Twitter qui comporte ce technomot.

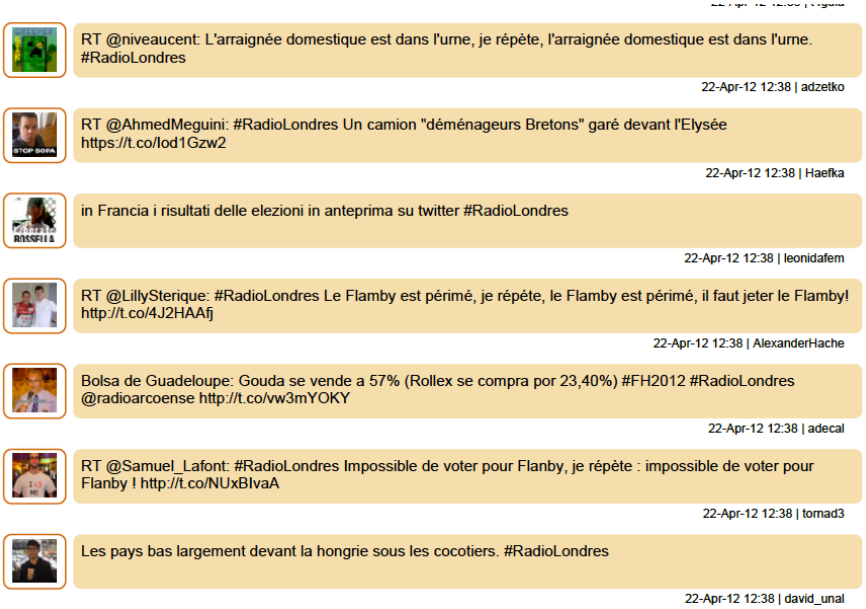


Figure 3. Redocumentation de tweets concernant les élections présidentielles françaises de 2012, journée du 22 avril

La question que pose ce document est évidemment celle de sa textualisation. Si l'on peut à première vue ne pas y voir ce « tissu du discours » issu d'une connexion entre énoncés assurée par des ligateurs explicites (☛ ***Délinéarisation***), on peut cependant se demander si le hashtag ne possède pas une fonction analogue,

qui ferait lien entre les fragments, susceptibles à leur tout de faire texte. Si le texte n'est pas un donné préalable, appuyé sur une essence et/ou une conception stéréotypée, si la textualité est construite, et prise d'ailleurs dans une historicité, comme le montre bien Gilles Philippe qui rappelle que la continuité textuelle est finalement une invention du XXe siècle, alors les textualités peuvent être considérées comme émergentes, à partir de formes variées et hétérodoxes. Guy Merchant, qui est l'un des meilleurs analystes des littératies numériques, fournit une synthèse des évolutions de la textualité en contexte numérique, dans cette liste de 10 items très éclairants :

1. A move from the fixed to the fluid: the text is no longer contained between the covers or by the limits of the page.
2. Texts become interwoven in more complex ways through the use of hyperlinks.
3. Texts can easily be revised, updated, added to and appended.
4. Genres borrow freely, hybridize and mutate.
5. Texts can become collaborative and multivocal with replies, links, posted comments and borrowing – the roles of readers and writers overlap.
6. Reading and writing paths are often non-linear.
7. Texts become more densely multimodal (as multimedia allows for a rich interplay of modes).
8. The communicative space is shared and location diminishes in significance as the local fuses with the global.
9. The impression of co-presence and synchronous engagement increases.
10. Boundaries begin to blur (work/leisure; public/private; serious/frivolous) – (Merchant 2007 : 117)

4. Numérique

Le terme *numérique* est devenu générique et recouvre des situations différentes : entre un texte scanné non modifiable et simplement mis en ligne, et un billet de blog avec de nombreux hyperliens, il existe des différences d'ordre linguistique qui concernent le mode de production de l'écrit, le mode de lecture du texte et son inscription dans l'écosystème du web (☛ ***Matérialités***). J'ai proposé une typologie à trois entrées qui repose sur des critères linguistiques : *numérisé*, *numérique*, *numériqué* (Paveau 2012b, 2013b).

4.1. Numérisé

J'appelle *numérisé* un texte qui est le produit d'un portage dans un environnement numérique (☞ *Écologie*). À partir d'une version imprimée, il est entré dans un

logiciel (par exemple *Hyperbase* ou *Lexico*), ou scanné (par exemple les ouvrages figurant sur Google Books). Il est mis en ligne ou non. Il est plus ou moins navigable et modifiable. Les logiciels de traitement automatique permettent en effet de naviguer dans les textes et de les modifier puisqu'il s'agit d'outils destinés à l'analyse des textes, mais les textes sur Google Books par exemple n'autorisent qu'une navigation restreinte à la recherche de mots-clés et à un déplacement limité dans les sommaires, sans saisie ni téléchargement ni copie possibles. Le texte numérisé ne comporte pas de traits technolangagiers, c'est-à-dire d'élément (mot, segment, phrase) cliquable qui mènerait à d'autres documents en ligne. Il ne comporte pas non plus de technosignes (par exemple des boutons de partage) qui permettraient la circulation ou l'archivage sur un autre espace, en ligne. Il ne permet pas le commentaire ou la conversation, ce qui témoignerait d'une énonciation augmentée, et ne relève pas non plus des technogenres du web qui lui sont natifs. Il n'est de ce fait pas intégré dans l'écosystème du web, même s'il est mis en ligne. C'est un texte qui effectue un simple passage du support de l'impression sur papier au support électronique.

4.2. Numérique

Je réserve *numérique* pour un texte produit en contexte électronique hors ligne, sur un ordinateur, un téléphone, une tablette, et qui possède toutes les caractéristiques de l'écriture au clavier et les fonctions apportées par les affordances du logiciel d'écriture. Il est facultativement mis en ligne (livres numériques, revues mises en ligne) et peut donc s'intégrer dans l'écosystème du web ou rester hors ligne (fichiers de travail) ; mais il n'est pas nativement destiné à la mise en réseau. Il peut comporter des technomots et des hyperliens que les logiciels d'écriture permettent désormais de créer mais non des technosignes. Les genres de discours restent ceux des contextes hors ligne puisque les technogenres se définissent par leur inscription dans les environnements du web. Les textes sont navigables et modifiables en interne et en externe sauf verrouillage ; ils sont annotables et imprimables.

4.3. Numériqué

Je propose le terme *numériqué* (ainsi que *numériquer* et *numérication*) pour désigner des textes produits nativement en ligne. Outre sa délinéarisation (☛ ***Délinéarisation***), le texte numériqué présente des traits d'augmentation énonciative, de technogénéricité et de plurisémioticité.

Augmentation. Dans les contextes numériques, la prérogative énonciative n'est plus réservée à une figure unique, l'énonciateur, comme le veulent les approches mainstream actuellement en sciences du langage, où l'on parle d'énonciateur comme source du discours, même si l'on admet qu'il puisse s'agir d'un individu unique comme d'un collectif voire d'une source non identifiée ou même vide comme pour la rumeur ou le proverbe. La question reste toujours plus ou moins : « qui parle à qui ? ». En contexte numériqué, cette question a perdu de sa pertinence et la notion d'énonciateur doit être révisée *via* celle d'augmentation car les énonciateurs ont des voix composites. Sur un blog, un billet, signé d'un « auteur », sera augmenté par les discussions : au bout du compte, qui sera l'énonciateur du billet ? Sur un pad[18], plusieurs locuteurs, identifiés par des marques graphiques, généralement des couleurs (☞ *couleur*), rédigent ensemble, ce qui change un peu la donne énonciative : d'une part la visibilité de cette énonciation multiple est propre à ce type d'outil et ne se retrouve pas dans les textes rédigés de manière plus traditionnelle, et d'autre part peut-on encore parler de source énonciative identifiable ?

Technogenres. Les environnements technodiscursifs ont permis l'apparition de genres de discours qui leur sont dépendants. Tous les genres de discours du web ne sont pas spécifiques (Maingueneau 2013), mais certains d'entre ne peuvent exister qu'en ligne à cause des traits technologiques qui les définissent. C'est par exemple le cas de la twittérature sur le réseau de microblogging Twitter (Paveau

[18] « Un pad est donc un traitement de texte collaboratif en ligne. Il permet à un maximumde 16 personnes de partager simultanément un texte en cours d'élaboration. Les contributions de chacun apparaissent immédiatement dans le pad de tous les participants et sont signalées par des couleurs différentes. Une fenêtre de messagerie instantanée est également disponible pour débattre autour du texte pendant son édition » (présentation de l'outil sur le site *Framapad* : http://framapad.org/).

2013a), qui suppose l'environnement technologique du réseau ou de la demande d'amitié sur Facebook. La demande d'amitié est véritablement un technogenre dans la mesure où elle passe nativement et obligatoirement par le bouton « ajouter ». Ses formes peuvent varier, de la demande simple sans texte à la demande assortie d'un message qui peut prendre la forme de la lettre. Il est remarquable que comme genre de discours, la demande d'amitié n'existe pas chez les adultes dans les rituels sociaux hors ligne[19], et elle peut donc être considérée comme une sorte d'invention du web social, où « l'entraide, la coopération et la proximité des individus et des groupes prennent des formes originales » (Casilli 2010 : 59).

Figure 4. Le technogenre de la demande d'amitié sur le réseau Facebook (à gauche le technosigne « ajouter », à droite la fenêtre de réception d'une demande d'amitié)

On peut également citer le blog, sur la généricité duquel existe un débat : c'est un simple hypergenre pour Maingueneau 2013, mais un véritable genre pour d'autres, comme Éric Vignola (2009). Dans son étude, il documente une très intéressante expérience de publication papier de trois blogs, ce qui lui permet, à travers les difficultés de conversion (cette fois-ci dans l'autre sens) que cela pose, de saisir des marques spécifiques du genre blog, comme l'ordre antéchronologique, la plurisémioticité ou l'intégration des commentaires (☛ ***Délinéarisation***). Il synthétise le processus d'une formule un peu lapidaire mais très parlante : « Lorsqu'il passe de l'écran au papier, le blogue perd des plumes » (Vignola 2009 : 38).

[19] Ce sont les enfants qui demandent : « Veux-tu être mon ami ? », comme l'indique un album d'Éric Battut portant ce titre (Didier-Jeunesse, 2009).

Plurisémioticité. Délinéarisation, augmentation et technogénéricité peuvent être assorties d'une plurisémioticité : en ligne, les productions discursives peuvent contenir des images de toutes sortes, des vidéos, des enregistrements sonores, etc. (☛ ***Matérialités***). Les réseaux comme YouTube, Deezer, MySpace ou DailyMotion sont par exemple des lieux d'hybridité sémiotique où de multiples formes textuelles composites peuvent s'écrire.

Références

ANIS Jacques 1998, *Texte et ordinateur. L'écriture réinventée ?,* Paris-Bruxelles, De Boeck Université.

CARR Nicholas 2011, *Internet rend-il bête ? : Réapprendre à lire et à penser dans un monde fragmenté*, trad. de l'américain par M.-F. Desjeux, Paris, Robert Laffont.

CASILLI Antonio 2010, *Les liaisons numériques. Vers une nouvelle sociabilité ?*, Paris, Seuil.

CHARTIER Roger 2005, « De l'écrit sur l'écran, par Roger Chartier (Les écritures d'écran, 18-19 mai 2005) », Image-Son [Carnet de recherche], http://imageson.hypotheses.org/658, consulté le 18 juillet 2013.

CHOMSKY Noam 9 mars 2011, « The secret of Noam : A Chomsky Interview », *Brightest Young Things* [website], http://brightestyoungthings.com/articles/the-secret-of-noam-a-chomsky-interview.htm, consulté le 18 juillet 2013.

CLEMENT Jean 2007, « L'hypertexte, une technologie intellectuelle à l'ère de la complexité », in Brossaud C., Reber B., *Humanités numériques 1, Nouvelles technologies cognitives et épistémologie*, Hermès Lavoisier (fichier de travail, 8 p.).

DOUEIHI Milad 2008, *La grande conversion numérique*, trad. de l'anglais par P. Chemla, Paris, Seuil.

KAPLAN Frédéric 19 avril 2013, « L'origine médiévale de l'hyperlien, des pointeurs et des smileys », *Frédéric Kaplan* [Blog], http://fkaplan.wordpress.com/2013/04/19/lorigine-medievale-de-lhyperlien-des-pointeurs-et-des-smileys/, consulté le 17 juillet 2013.

KRIEG-PLANQUE Alice 2003, *« Purification ethnique ». Une formule et son histoire*, Paris, CNRS.

LATOUR Bruno 1991, *Nous n'avons jamais été modernes. Essai d'anthropologie symétrique,* Paris, La découverte.

MAINGUENEAU Dominique, 2013, « Genres de discours et web : existe-t-il des genres web ? » in Barats C. (dir .), *Manuel d'analyse du web*, Paris, A. Colin, 74-93.

MERCHANT Guy 2007, « Writing the Future in the Digital Age », *Literacy* 41- 3, 118-128.

MERZEAU Louise 2009, « Présence numérique : du symbolique à la trace », *MEI* 29, Communication, organisation, symboles, 153-163.

PAVEAU Marie-Anne 8 avril 2012 (2012a), « Scriptocorpus 6. Dedipix. Une pratique adolescente », *La pensée du discours* [Carnet de recherche], http://penseedudiscours.hypotheses.org/?p=8437, consulté le 18 juillet 2013.

— 2012b, « Réalité et discursivité. D'autres dimensions pour la théorie du discours », *Semen* 34, 95-115.

— 2013a, « Genre de discours et technologie discursive. Tweet, twittécriture et twittérature », *Pratiques* 157-158, 7-30.
— 2013b, « Technodiscursivités natives sur Twitter. Une écologie du discours numérique », *Epistémè* 9, p. 139-176.
SIMONE Rafaele 2012, *Pris dans la toile. L'esprit au temps du web*, trad. de l'italien par G. Larcher, Paris, Gallimard.
VIGNOLA Éric 2009, *Du blogue au livre. Réflexions sur la nature générique du blogue*, Mémoire de maîtrise, Université de Montréal, Département des littératures de langue française, http://fondationlitterairefleurdelys.wordpress.com/2013/04/10/du-blogue-au-livre-reflexions-sur-la-nature-generique-du-blogue/, consulté le 6 juillet 2013.
YAHIAOUI Leila, PRIE Yannick, BOUFAIDA Zizette 2008, « Redocumentation des traces d'activité médiée informatiquement dans le cadre des transactions communicationnelles », *Actes d'IC 2008*, 197-209.